

La première réception de Léon Walras chez les économistes allemands¹

Alain Alcouffe
Université Toulouse 1 Capitole
2 rue du Doyen Gabriel Marty
alain.alcouffe@ut-capitole.fr

Résumé : Walras était très soucieux de faire connaître largement ses méthodes et ses résultats au plan international et en particulier en Allemagne où il veilla à la qualité de la traduction de ses idées. Mais l'école historique dominait le champ académique tandis que les succès économiques de l'empire allemand ne prédisposaient pas à accorder crédit à des idées étrangères. Pourtant l'économie mathématique avait des représentants éminents capables d'apprécier de façon critique les résultats de l'équilibre général. Au final, l'enseignement de l'économie dans les universités allemandes permis la transmission des idées walrasiennes.

Mots clés : Walras, Pfeiffer, école historique, Lexis, Cassel.

Abstract : Walras was very eager to present his theories and results to an international readerships and especially to German readers. Walras was very careful to provide them with a good translation of his main ideas. But the historical schools dominated the academic field while the economic success of the German Empire did not predisposed to give credit to foreign ideas. Yet mathematical economics had prominent representatives in Germany who were able to critically assess the results of general equilibrium theory. Eventually it is worthwhile to remark that the teaching of economics in German universities allowed the transmission of Walrasian ideas to later generation of economists.

Keywords : Walras, Pfeiffer, Historical School, Lexis, Cassel.

¹ Le thème a fait l'objet d'une communication au Colloque du Centenaire organisé par l'Association Walras de Lyon L'auteur remercie Christos Baloglou pour des discussions sur l'économie mathématique en Allemagne et Jean Pierre Potier pour ses suggestions; il est seul responsable des erreurs éventuelles Les ouvrages du 19e siècle cités l'ont été d'après les versions en ligne sur www.archives.org ou Gallica. Les correspondances de et pour Walras sont cités d'après la numérotation de leur édition par Jaffé et/ou par leur date. La version définitive de l'article a été publié en 2013 chez Peter Lang avec les actes de la conférence du Centenaire.

L'économie a trouvé une place dans les universités de langue allemande beaucoup plus tôt que dans les autres pays européens. L'émiettement des pays de langue allemande explique que les sciences de l'Etat (ou sciences camérales) y ait fait l'objet d'une attention particulière et l'économie s'y est insérée entraînant un subtil équilibre entre économie des agents privés et économie de l'Etat. L'enseignement des Classiques anglais y a été aussi accueilli avec circonspection tandis que des ingénieurs mais aussi des universitaires se souciaient d'introduire les mathématiques dans l'étude des phénomènes économiques. De son côté, Walras s'est préoccupé très tôt de voir reconnaître ses travaux Outre Rhin et ne ménagea pas sa peine pour les y diffuser. Mais dans une Allemagne qui venait d'achever son unité tout en connaissant une remarquable expansion, ce sont les écoles historiques qui allaient tenir le haut du pavé et l'écho que reçurent les travaux de Walras fut très assourdi. Pourtant avec les analyses de Lexis et le livre de Launhardt on peut dire que dès 1885, les idées de Walras avaient retenu l'attention d'économistes originaux qui, dans leur domaine, excellèrent. Dans les années 1890, les idées de Walras firent partie du bagage des meilleurs produits des universités allemandes (Bortkiewicz, Wicksell, Cassel) pour qui il fut en tous les cas une source de réflexion et d'inspiration.

Dans cet article nous étudierons la stratégie de Walras pour diffuser ses idées en Allemagne (1) et ses maigres résultats durant les années 1870 (2) avant d'examiner la réception de la traduction allemande de la *Théorie Mathématique* (3).

1. Eduard Pfeiffer, éclaireur de Walras vis à vis de l'économie allemande

Léon Walras n'avait pas attendu 1883 comme Etienne Antonelli a pu le croire pour faire opérer des « tentatives sérieuses de contact avec les économistes de langue allemande » (Antonelli 1953, p. 269). Au contraire, il était très soucieux de faire connaître ses travaux en Allemagne et dans ce but il mit à contribution Eduard Pfeiffer (1835-1921). Celui-ci fut une personnalité importante à la fin du 19^e siècle au sein du *Verein für Socialpolitik*², mais aussi dans le mouvement des coopératives et la stratégie de Walras. Il était le 13^e enfant d'une famille juive aisée parmi les premières à avoir obtenu l'autorisation de s'installer à Stuttgart. Il fit des études d'ingénierie et de commerce à l'école polytechnique de Stuttgart puis à l'école centrale des arts et manufactures de Paris dont il était sorti avec le diplôme d'ingénieur chimiste. Il avait ensuite complété sa formation par des études d'économie et de finances à Leipzig, Heidelberg et Berlin. Finalement, il avait entrepris de nombreux voyages

² L'étude qui lui a été consacrée par Karl Bittel en 1915, *Eduard Pfeiffer und die Deutsche Konsumgenossenschaftsbewegung*, <http://www.archive.org/stream/eduardpfeifferun00bittuoft> est parue dans la série des publications du Verein.

en France, Allemagne, Italie et Angleterre. Il avait notamment visité l'exposition universelle de Londres en 1862 qui lui avait permis d'entrer en contact avec le mouvement coopératif anglais. En 1863, revenu à Stuttgart, il publie un premier livre sur les coopératives (*Über Genossenschaftswesen*³) suivi en 1865 d'un recueil d'études sur les coopératives de consommation dont un modèle de statut destiné au mouvement coopératif allemand *Die Consumvereine, ihr Wesen und Wirken*. (Stuttgart, Kröner). Ces études seront rapidement traduites en français par Louis Halphen, administrateur de la Caisse d'Escompte des Associations populaires sous le titre *Des sociétés coopératives de consommation* (1867) (Valence, Cléas et fils). Mais Pfeiffer semble avoir été surtout soucieux d'agir, il entre en politique et en même temps, il lance une association de consommation et de crédit qui servira de modèle au mouvement coopératif allemand. Il fonde également dans diverses organisations visant l'amélioration des conditions de vie de la classe ouvrière. Sa plus grande réussite dans la matière sera constituée par la création de quartiers ouvriers modèle à Stuttgart. En paraphrasant l'introduction de Pfeiffer (1867), il apparaît que sa pensée primordiale a été de « combattre les maux de la Société par l'emploi de l'association et de l'assistance par soi-même ». Dans sa préface Louis Halphen⁴ indique que Pfeiffer « son ami », était venu étudier les coopératives françaises sans doute en 1866 et Léon Walras avait fait la connaissance de Pfeiffer à cette occasion. Quelques années plus tard, avant un voyage dans le Württemberg en septembre 1872, Walras avait manifesté son intention de lui rendre la visite que Pfeiffer lui avait faite à Paris (lettre 203). William Jaffé doute de cette visite ; pourtant Walras dans sa lettre du 12 mars 1874 qui lance sa campagne de promotion de ses travaux en Allemagne, fait allusion à des discussions au sujet de la diffusion en Allemagne de ses *Éléments* (« Il y a près d'un an que vous aviez la bonté de vous mettre à ma disposition pour le moment de l'impression de mon traité d'*Economie politique pure* serait terminée » lettre 205). Walras, dans cette lettre qui accompagne sa théorie mathématique de l'échange, prend quelques précautions (« Je sais qu'en Allemagne surtout, la tendance actuellement dominante est de restreindre de plus en plus l'élément rationnel au profit de l'élément expérimental »), car il ignore sans doute le positionnement personnel de Pfeiffer alors que vient de se former en Allemagne le Verein für Socialpolitik. Cette organisation qui va jouer un rôle très important dans l'orientation de l'économie en Allemagne tant du point de vue des théories que des

³ <http://www.archive.org/details/uebergenossensc00pfeigoog> l'année suivante *Die Staatseinnahmen*, Stuttgart & Leipzig, A. Kröner, un gros livre sur la fiscalité dans laquelle il témoigne d'une vaste connaissance de la littérature économique (<http://www.archive.org/details/diestaatseinnah00pfeigoog>).

⁴ Les relations entre Louis Halphen et Walras sont décrites dans les notes de Jaffé pour les lettres 84 et 86 de la *Correspondence*. D'après Jeanne Gaillard, Halphen était l'un des 10 fondateurs de la Caisse qui comprenaient aussi Léon Walras et Léon Say.

politiques est née d'une rencontre organisée les 6 et 7 octobre 1872 à Eisenach dans le cadre de la conférence de l'Église Évangélique. De cette rencontre à laquelle participaient Wagner, Schmoller, Brentano va sortir un appel à constituer un rassemblement susceptible de s'opposer aussi bien au libéralisme « manchestérien » qu'aux tendances socialistes révolutionnaire. Le *Verein* dont Roscher et Schmoller figurent parmi les fondateurs sera proche de l'école historique et manifestera de la sympathie pour le mouvement coopératif, considéré comme une alternative à l'affrontement capital / travail, qui est au cœur de son projet. On comprend que Walras précise dans sa demande à Pfeiffer « quelle que soit [son] opinion personnelle » qu'il lui « indique et procure les moyens de faire connaître [m]on travail en Allemagne » (lettre 250). Cinq jours plus tard, Pfeiffer lui répond dans ce qui est la première réaction étrangère. L'accueil est très chaleureux (« l'idée est très bonne de faire la distinction entre économie politique pure et économie politique appliquée comme on distingue depuis longtemps la mécanique pure et la mécanique appliquée. Les résultats mathématiques que vous trouvez sont excessivement intéressants ». Pfeiffer ne doute pas de la fécondité de l'approche walrasienne : « cette voie une fois entamée on pourra trouver des formules exactes pour les autres lois de l'économie politique comme vous les avez énoncées pour la théorie de l'échange ». Mais Pfeiffer voit une limite ou tout au moins appelle à la prudence : « tandis qu'il a été facile d'appliquer les lois de la mécanique pure à la matière, que traite la mécanique appliquée, il n'en sera pas de même avec vos formules ». C'est que les propriétés du fer sont les mêmes en tout temps et en tous lieux, il en va différent en économie car 'l'homme n'est pas une matière d'une qualité déterminée qui ne varie pas'. Malgré cette remarque quelque peu restrictive, le travail de Walras garde selon Pfeiffer son intérêt et il manifeste son souci de connaître l'ensemble de l'ouvrage dès que possible. La lettre contient une courte liste de cinq noms qui sont aux yeux de Pfeiffer « soit les plus marquants dans leur science, soit les plus actifs dans la publicistique » (lettre 252)..

Deux semaines plus tard, Walras se déclarait « parfaitement d'accord » (lettre 256 du 2 avril 1874) avec Pfeiffer et saisissait l'occasion de ses remarques pour développer sa conception de l'économie pour laquelle il insiste sur une tripartition économie pure, économie appliquée et économie appliquée pratique. Il souligne que l'application des mathématiques à l'économie politique concerne essentiellement les deux premières catégories pour lesquelles « les formules doivent demeurer indéterminées afin de demeurer générales et aussi permanentes » (ibidem) et tout en s'en remettant aux statisticiens et en concédant que les comportements humains sont changeants, il plaide pour une « politique rationnelle » (une application de formules mathématiques dans les questions pratiques) (ibidem).

Mais après avoir ainsi exposé un plaidoyer préparé en réponse à la pauvreté des contradictions rencontrées en France, « assez au courant des tendances actuelles de la science allemande », il fait part de ses craintes d'être incompris et mal accueilli en Allemagne. Il évoque alors son souhait d'être publié en Allemagne et il demande à Pfeiffer conseil pour trouver un traducteur et choisir la revue la mieux adaptée (p. 374). La courte réponse de Pfeiffer suggère les revues de Faucher et Schönberg. Elle n'est pas le point final à l'entremise de Pfeiffer qui sera à nouveau sollicité par Walras après que celui-ci ait trouvé un traducteur en la personne d'un officier prussien dont il avait la connaissance par hasard en Suisse (lettre 488). Pfeiffer accepta alors de réviser la traduction en établissant une table de correspondance entre les termes utilisés par Walras dans la *Théorie mathématique de la richesse sociale* et leur équivalent en allemand⁵.

2. La réception des *Éléments* (1^{ère} édition)

Pfeiffer avait adressé à Walras une liste d'économistes rangés par ordre de priorité pour la campagne de Walras. Il s'agit de Roscher, Schmoller, Schäffle, Julius Faucher, Gustav von Schonberg. Les deux premiers sont les chefs de file de l'École historique. Le troisième Schäffle (1831-1903) avait déjà en 1872 une carrière bien remplie, en effet après des activités journalistiques, il a obtenu une chaire à Tübingen en 1860 avant d'être appelé à Vienne en 1868. Menger occupera la chaire laissée vacante par Schaeffle qui s'était retiré à Stuttgart où il se consacra à ses travaux après avoir été ministre de l'empire autrichien. Depuis 1860, il était l'éditeur du *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*⁶.

Julius Faucher (1820-1878) était le chef de file du courant le plus favorable au libéralisme économique en Allemagne et il était l'éditeur du *Vierteljahrschrift für Volkswirtschaftspolitik und Kulturgeschichte*. Il avait fait partie des jeunes hégéliens et il est particulièrement moqué par Marx et Engels dans leur correspondance. Gustav von Schönberg (1839-1908) était devenu professeur d'économie en 1868 à Bâle, puis en 1870 à Freiburg et en 1873 il avait obtenu une chaire de sciences de l'Etat à Tübingen. Schönberg était un membre très actif du Verein für Socialpolitik et en particulier il se préoccupait des relations industrielles.

En dépit de nombreux efforts et de l'aide de son ami Pfeiffer, Walras écrit en août 1874 que « l'Allemagne est le seul pays où je n'aperçois aucune chance de succès » (lettre 290).

⁵ cf. note de Jaffé à la lettre 495. La terminologie franco-allemande de Walras a été publiée dans les Œuvres Complètes, tome XI pages 289-298.

⁶ <http://www.archive.org/details/zeitschriftfrdi138unkngoog>

Pourtant, le 28 mai de cette même année, contacté par l'intermédiaire de Madame Behrends⁷, Georg Friederich Knapp remercie Walras de l'envoi de son Mémoire (idem, p. 401). Knapp était né en 1842 à Giessen où son père et son oncle (Justus Liebig) étaient professeurs de chimie. Knapp fit ses études d'économie à Munich, Berlin et Göttingen. Il obtient son doctorat en 1865 grâce à une thèse sur la théorie du salaire et de l'intérêt de von Thünen dirigée par Johann von Helferich. Ce dernier se présentait comme un héritier critique de von Thünen. Il défendait l'usage des mathématiques et à côté de von Thünen il se réfère aussi positivement à Cournot (Baloglou, p. 212). Helferich était réputé pour son indépendance d'esprit et la qualité de sa direction de thèse. Outre Knapp, il dirigea aussi les thèses de Lujo Brentano, d'August Sartorius von Waltershausen (1852-1938) qui devait devenir un éminent spécialiste du mouvement ouvrier américain. Helferich, disciple de Hermann, « conseillait à ses étudiants de commencer par lire Smith, Ricardo, Malthus et Mill avant de passer aux auteurs allemands (Hermann, Thünen et List) et d'achever par la lecture de Carey et Bastiat, le tout complété par celle de Marx »⁸.

Après sa thèse, Knapp dirigea d'abord l'office statistique de Leipzig tout en étant professeur « extraordinaire » d'économie à l'université. En 1874, il devint professeur ordinaire à l'université de Strasbourg, réorganisée à la suite de l'intégration de l'Alsace dans l'empire allemand après la guerre de 1870. Il vécut en Alsace jusqu'en 1919 et le retour de l'Alsace à la France. Il mourut à Darmstadt en 1926. Knapp était parmi les fondateurs du Verein für Socialpolitik mais à la différence d'autres socialistes de la chaire qui en faisaient partie, il s'abstint de s'engager dans les débats politiques de son temps.

Mathématicien accompli, Knapp adopte pourtant une attitude très réservée à l'égard de l'article de Walras: « je doute que la théorie la plus rigoureuse de l'échange soit d'une grosse portée pour le grand domaine de l'économie politique »⁹ et après lui avoir signalé les travaux de von Thünen, il indique que pour sa part, il veut utiliser les mathématiques plutôt dans la

⁷ Jaffé n'a pas réussi à l'identifier et Bridel (p.49) la qualifie de « mystérieuse ». Il s'agit probablement de Rosa Behrends- Wirth, la fille de Johann Georg August Wirth (1798-1848), un juriste, écrivain, et homme politique engagé dans le Vormärz. Il avait publié un ouvrage en faveur de l'unité allemande et de réformes démocratiques auquel Walras fait sans doute allusion dans la lettre 290. Rosa Wirth était la sœur de l'économiste Max Wirth qui avait dirigé quelques années le bureau de statistiques de Berne. Rosa Wirth avait épousé un juriste Behrends. Pendant la guerre de 1870, elle opérait comme infirmière derrière les lignes françaises. Elle s'installa à Bruxelles où elle fut active dans la lutte contre la prostitution et finalement publia en 1892 ses mémoires d'infirmière en temps de guerre. Elle avait vécu à Francfort jusqu'à l'annexion de cette ville à l'empire (1867). Knapp avait suivi en 1865/6 le séminaire de statistiques de Frankfort auquel Max Wirth était probablement lié. Voir Sophie Pataky : *Lexikon deutscher Frauen der Feder* Bd. 1. Berlin, 1898. S. 48. Max Wirth est également mentionné par F. A. Oettiker dans la lettre 352 du 1^{er} août 1876.

⁸ D'après les Mémoires de Sartorius, citées par Van den Linden & Zieren, 1998, p. 35.

⁹ « ich zweifle, ob die schärfste Theorie des Austausches (de l'échange) von grosser Tragweite sein würde für das grosse Gebiet des politischen Oekonomie »

connaissance statistique des populations (lettre 277 du 28 mai 1874). Sur la base de cette réaction, Walras se plaindra auprès de Mme Behrends quelques semaines plus tard que « M. Knapp ... ne paraît pas avoir compris du tout l'importance de la question soulevée dans le Mémoire » (lettre 290 du 11 août 1874).

Walras tenta néanmoins de nouer des relations plus personnelles avec Knapp à qui il s'adresse directement le 12 août 1874 et s'appuyant sur leur intérêt commun pour von Thünen, il demande le lendemain s'il peut lui adresser sa thèse consacré à celui-ci et ses travaux sur la population (lettre 292). Six mois plus tard, s'adressant à Jevons, Walras indique encore Knapp parmi ses relations en Allemagne (lettre 320 du 29/11/1874¹⁰). De fait, si l'on excepte un article d'Albert Hildebrandt, un ingénieur allemand exilé à Manchester et une relation de Jevons, qui rajoute quelques lignes insignifiantes sur Walras à un compte rendu ¹¹ du livre de Jevons fin 1876, Knapp sera le seul économiste allemand de quelque importance à publier en 1878 une recension de la première édition des *Éléments*. La tentative de séduction de Walras avait échoué, car l'article de Knapp dans le *Literarisches Centralblatt für Deutschland* du 10 août 1878 est particulièrement critique vis-à-vis des *Éléments*.

Knapp profite de la parution de la 2^e partie des *Éléments* en 1877 pour donner son avis sur l'auteur et l'œuvre. Il renvoie la définition de l'économie pure à une tradition initiée en France par J.-B. Say et représentée en Allemagne par Hermann qui se consacre à la « recherche des déterminants des prix des marchandises, rapportés au niveau des salaires, du taux de l'intérêt, du profit, etc. ».

L'économie pure traitant de grandeurs, il est naturel d'après Knapp que Walras fasse appel aux mathématiques pour atteindre la plus grande clarté et en effet, ce qu'il propose est « bien structuré, transparent, clair comme l'eau, mais pas plus nourrissant que l'eau pure ». Pour Knapp, il y a eu dans les années 1830/1840 de telles tentatives en Allemagne de constitution d'une économie pure, mais à présent on attend d'un auteur « qu'il tienne compte de la lutte des classes et de la condition de celles-ci lorsqu'il élabore un nouveau système ». Finalement malgré la reconnaissance convenue d'une certaine perspicacité, la condamnation est sans appel, « le livre est en retard car il appartient à un stade dépassé depuis longtemps ».

¹⁰ Walras cite outre Pfeiffer et Knapp, Vogt de Zürich, Hanssen de Göttingen, Knies de Heidelberg, Schmoller de Strasbourg, et Faucher.

¹¹ Le journal *Deutsche Allgemeine Polytechnische Zeitung*, s'adresse aux ingénieurs du génie civil. Il avait été lancé en 1873 par la maison Springer dans sa tentative de prendre pied dans le domaine des publications scientifiques et techniques. Le journal publié « avec la collaboration de membres de l'association des ingénieurs civils allemand, de la société polytechnique de Berlin et de beaucoup d'ingénieurs et de professeurs » devait ajouter en 1875 un sous titre anglais « engineering » et en 1876, un sous titre supplémentaire en français « Revue polytechnique ».

3. L'état de l'économie en Allemagne dans les années 1870

Pour comprendre les résultats des efforts déployés par Walras pour se faire connaître en Allemagne, il convient de replacer l'économie dans le contexte culturel de ce pays au 19^e. En 1874, Roscher clôt sa monumentale histoire de l'économie politique en Allemagne par un chapitre 35 dans lequel il présente un aperçu des derniers développements. Il y rappelle tout d'abord les progrès économiques de l'Allemagne qui lui ont permis de rattraper des pays plus avancés et dans la section 204 considérant l'état de l'économie politique, il ne craint pas d'affirmer que « l'économie politique allemande est elle aussi pour le moins égale à celle des pays étrangers » (Roscher 1874, p.111).

En fait dans l'espace germanophone l'enseignement de l'économie, composante des sciences camérales, est très ancien et d'après Hennings (1988), à la fin du 18^e siècle, elle était déjà enseignée dans presque toutes les universités allemandes et toutes celles d'Autriche (p.42).

Alors que l'enseignement économique n'était dispensé qu'à dose homéopathique dans les autres pays dans la première moitié du 19^e les universités germanophones étant une trentaine (dont une vingtaine en Allemagne (Lexis,1904), Hennings (1988) estime à une centaine le nombre des « économistes » en Allemagne. Ces économistes n'étaient pas regroupés dans des associations professionnelles mais dès le dernier tiers du 18^e, la création de revues spécialisées renforçait les échanges et dessinait un « collège invisible ». Compte tenu de l'éparpillement des états allemands (39 après les guerres napoléoniennes), de leur histoire dans les deux premiers tiers du 19^e siècle et de la relative autonomie des universités, il est facile de comprendre qu'il n'y avait pas de doxa ni même de profil unique pour le recrutement des professeurs d'économie. Par contre, du fait de leur proximité avec les autres spécialistes des sciences de l'état, les questions d'économie pratique (protectionnisme ou libre échange, finances publiques) jouaient également un rôle important dans les classements que l'on peut opérer entre eux. À la recherche d'un public et soucieux de se distinguer des juristes et des disciplines voisines, des économistes allemands avaient fait une place importante aux mathématiques.

C'est d'ailleurs en Allemagne qu'Ekelund et Hébert recensent le plus grand nombre de protonéoclassiques (5 en Grande Bretagne, 7 en France, 9 en Italie et 13 en Allemagne, dont 8 dont relèvent de l'université). D'ailleurs le manuel de Rau est l'ouvrage le plus répandu et Roscher dans ses *Principes* accorde beaucoup d'attention à Canard qui figure en bonne place lorsqu'il s'agit de présenter l'économie mathématique mais aussi pour discuter différents thèmes économiques. Roscher d'ailleurs a introduit les *Éléments* dans son tableau de

l'économie mathématiques, au moins à partir de la 13^e édition des *Principes* (la référence figure dans la traduction française par Wolowski).

Walras avait donc quelque raison d'insister pour se faire connaître en Allemagne et on comprend son souci de s'adresser directement aux lecteurs allemands par le biais d'une traduction.

4. La réception en Allemagne de la *Mathematische Theorie*

Le succès de la traduction italienne et le hasard de la rencontre avec Ludwig von Winterfeld, un officier prussien intéressé par l'économie pure ont conduit Walras au début de 1881 à consacrer beaucoup de temps à la traduction allemande pour laquelle il mit à contribution tous les germanistes auxquels il pouvait faire appel, au premier rang desquels Pfeiffer, Charles Secrétan et Hermann Amstein¹². Finalement avec la sortie du livre « toutes [l]es préoccupations et tous [l]es efforts de Walras sont tournés vers l'Allemagne. Il [lui] semble que c'est là qu'il y a quelque chose à faire » d'autant que d'après lui, « la remise en lumière du pauvre Gossen ne nuira pas au succès » (lettre 514, juillet 1881).

En réalité, c'est près d'une dizaine de recensions¹³ en allemand que Pascal Bridel a trouvées dans les archives de Walras. Parmi elles, la première de W. Lexis parue en 1881 et la dernière de Flürscheim se détachent l'une par la qualité de la lecture et des critiques (Lexis), l'autre par le décentrement puisque c'est essentiellement le mémoire sur le rachat des terres qui est considéré, qui ramène Walras à ses préoccupations d'économie sociale. Mais il convient d'abord d'examiner les autres notes de lecture. Nous mettrons l'accent sur les personnalités des auteurs, le contenu des recensions faisant l'objet d'une excellente présentation dans l'introduction de Pascal Bridel (Partie IV, 155-173).

W. Lexis	1837-1914	professeur	<i>Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik</i> , N.F., Bd. 3 août 1881, pp. 427-434 et N.F., Bd. 2, 1885 p.261
O. Arendt	1854-1936	éditeur du <i>Deutschen Wochenblattes</i>	<i>Deutsche Literaturzeitung</i> , 3e année, n°8, 25 février 1882, p. 296
W. Lazarus	1825-1890	actuaire	<i>Jahrbuch über die Fortschritte der Mathematik</i> , année 1881, vol. 13, Berlin, Reimer, 1883, pp. 167-168
S. zu Putlitz	1854-1883	Professeur	<i>Politische Wochenschrift</i> , 2e année, n°25, 23/06/1883, pp. 207-208
E. Lampe	1840-1918	éditeur journal des mathématiques	<i>Deutsche Literaturzeitung</i> , 4e année, n°46, 17 /11 1883, pp. 1625-1626, p. 296

¹² Voir pages 9 et 10 de l'introduction à la *Théorie Mathématique de la Richesse*, dans le tome XI des Œuvres complètes.

¹³ Nous négligeons le CR de Charles Secrétan dans le *Jahrbuch für Nationalökonomie* et l'article d'Alfred Simon dans le *Neue Zürcher Zeitung* dont la source est peut être Walras est lui-même.

M.Flürscheim	1844-1912	industriel, publiciste	<i>Frei Land, Wocheschrift zur Förderung einer friedlichen Sozialreform</i> , 2e année, 29 mars n°13, pp.1-2
--------------	-----------	---------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Otto Arendt avait étudié les Staatswissenschaften et obtenu un doctorat avant de s'engager en politique (conservateur). Il fit partie du lobby colonial allemand et il prit la tête du mouvement pour le bimétallisme. Son compte rendu vise moins les idées de Walras que l'existence de la traduction. Il semble que celle-ci constitue à ses yeux une offense pour la « science allemande » qui n'a pas besoin de ce passage pour apprécier les travaux écrits dans d'autres langues.

L'accueil de l'approche walrasienne par Stephan zu Pultz est beaucoup plus nuancé. Zu Pultz issu d'une famille aristocratique avait été le compagnon de jeu du Kronprinz. Après des études de droit, il sert dans l'armée et se lie avec August Sartorius von Waltershausen (1852-1938). Tous deux décidèrent d'entreprendre des études d'économie auprès de Johann von Helferich. Après une thèse consacrée à la théorie de la valeur (1880), il écrivit une biographie de Proudhon (1881). Il avait épousé Elizabeth von Heyking¹⁴ la petite fille de Bettina et Achim von Arnim dont il ne supporta pas le souhait de divorcer de sorte qu'il se suicida l'année de son compte rendu.

Son compte rendu présente les différentes parties de l'ouvrage en s'attardant plus particulièrement sur la dernière consacrée à la rente foncière qu'il confronte à la situation des pays agricoles à la fin du 19^e siècle. Il ajoute : « Cet exemple illustre parfaitement toute la méthode mathématique de Walras qui constitue la dernière conséquence de la méthode abstraite en économie qui estime pouvoir réduire tous les phénomènes économiques à quelques lois absolues valables pour tous les peuples et tous les temps et faire de l'étude de ces prétendues lois naturelles le seul objet de l'économie politique » (p. 188). Pour Putlitz, les classiques anglais sont une bonne introduction aux études économiques et il concède qu'il est légitime de développer cette approche et qu'elle est plus attirante intellectuellement que « la complexité déroutante, le changement permanent des phénomènes qui caractérisent les conditions économiques d'après l'école historique ». Il admet qu'elle simplifie considérablement l'étude de l'économie et qu'elle a apporté des contributions importantes. Mais d'après lui, les simplifications qui éliminent toutes les caractéristiques nationales, politiques, éthiques sont injustifiées et conduisent à des conclusions erronées. Ainsi en ne

¹⁴ Elizabeth von Heyking a épousé en 1884 un diplomate avec qui elle se déplaça d'ambassade en ambassade. Écrivain, le livre qu'elle tira de son observation du personnel des ambassades fut un best seller traduit dans de nombreuses langues.

tenant pas compte de la possibilité d'une concurrence extérieure, l'étude de Walras perd toute pertinence.

Putlitz se demande finalement si la méthode mathématique fournit des résultats qui n'auraient pu être obtenus par d'autres moyens. Il répond fermement par la négative : « tout ce que Walras et ses prédécesseurs en économie mathématique ont trouvé était soit sans valeur, soit déjà connu depuis longtemps par d'autres moyens ». Heureusement, il s'agit de jeux sans danger auxquels peuvent s'adonner ceux qui ont du goût pour le traitement mathématique des questions économiques, mais il est totalement erroné d'en attendre un progrès de la science économique.

Wilhelm Lazarus (1825-1890) publia deux comptes rendus, un premier très bref en 1881 et un second un peu plus détaillé en 1883. Lazarus était actuaire pour une compagnie d'assurance de Trieste qu'il représentait à Hambourg. Il s'intéressait particulièrement à l'assurance sur la vie pour laquelle il dressa les premières tables de mortalité pour l'Allemagne mais il contribua également à la théorie de l'assurance vie (notion de dommages). Ses comptes rendus ne sont donc pas déplacés dans cet examen de la réception de Walras par les économistes allemands. Le premier est très lapidaire, mais dans une quinzaine de lignes, il réussit le tour de force de présenter le cœur du projet walrasien dans lequel il identifie le caractère « général » (équilibre de l'ensemble des marchés). Lazarus écrit qu'il s'agit « de la représentation de l'ensemble du domaine de l'économie pure selon des principes mathématiques, une tentative qui est conduite « avec succès » par Walras, selon notre avis » (in Bridel, p. 185).

Lazarus publia une seconde étude sur Walras précisément dans le *Jahrbuch*, dans laquelle sans procéder à une analyse sur le fond, il recommande vivement la lecture de Walras aux mathématiciens intéressés par des questions dont le traitement littéraire remplit des bibliothèques. Il estime de façon prémonitoire que « pour les économistes qui ne connaissent pas les mathématiques ces travaux restent inaccessibles » (ibidem, p.234).

À cette appréciation élogieuse d'un actuaire dans une revue de mathématique s'opposa une mise en garde publiée à la fin de l'année 1883 dans une revue de critique littéraire par un mathématicien Emil Lampe, éditeur du *Jahrbuch über die Fortschritte der Mathematik* à partir de 1883 (<http://www.emis.de/MATH/JFM/vorwort45.pdf>). Il indique dans son compte rendu : « La méthode mathématique apprend il est vrai à tirer des conclusions certaines de prémisses données, mais elle n'examine pas les prémisses elles-mêmes qui ne sont pas apportés par la déduction mais par l'induction » et il conclut en mettant en doute la légitimité de ses idées économiques (Bridel 1996, p. 216).

4.1 Les comptes rendus de Lexis

Wilhelm Lexis (1837-1914) était le fils d'un médecin. Après avoir obtenu un diplôme de mathématiques à l'université de Bonn, il entreprit un doctorat de physique à Heidelberg obtenu en 1861. Il compléta alors sa formation par des études de sciences sociales à Paris et occupa différents emplois (professeur de lycée, bibliothécaire, journaliste). En 1872, il devient professeur à l'université de Strasbourg où il restera deux ans et développe ses travaux sur la population (publiés en 1875). En 1874, il obtint un poste à l'université de Dorpat (aujourd'hui, Tartu en Estonie). Deux ans plus tard à nouveau, il part à Freiburg où il restera jusqu'en 1884 avant d'occuper un poste à Breslau. Finalement, en 1887 il part à Göttingen pour sa dernière mobilité professionnelle. On peut relever un parcours professionnel comportant des points communs avec celui de Wagner. Lexis, rangé parmi les socialistes de la chaire (Drechsler 2002), n'adopta pas les théories de la valeur marginalistes et resta attaché à la tradition ricardienne¹⁵ comme en témoignent les présentations critiques des théories de la valeur de Rodbertus et de Marx à un an d'intervalle dans le *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik (JNS)*. Lexis fait sien le jugement de Wagner qui voit en Rodbertus le « Ricardo du socialisme économique » et ajoute même qu'il « dépasse son rival britannique en virtuosité pour découvrir les relations les plus profondes [...] et surtout dans le point de vue éthique qu'il adopte vis-à-vis de la vie économique qui ne peut être considérée comme un pur processus naturel, mais qui doit être évaluée également comme un processus culturel de l'humanité. » (Lexis 1884, 462).

En fait, ses préoccupations méthodologiques apparaissent dès sa thèse consacrée au commerce extérieur de la France depuis la restauration et publiée en 1870. Le chapitre introductif et la conclusion sont l'occasion pour Lexis de se prononcer sur les relations entre les sciences sociales et les méthodes quantitatives qui retinrent l'attention du philosophe Friedrich Albert Lange (1828-75), le fondateur du néo-kantisme. Lange écrit ainsi qu'il est possible diviser la grande masse de nos économistes allemands en deux grandes catégories d'après leur position vis-à-vis de la méthode scientifique, ceux qui en tiennent pour la déduction, sans savoir qu'elle repose sur l'abstraction et ceux qui évitent l'abstraction et qui veulent partir de la réalité, mais qui sont incapables de mettre en œuvre la méthode inductive. Selon Lange, Lexis est une exception qui fait ressortir par contraste des autres économistes qu'ils appartiennent à l'école de Manchester ou aux socialistes de la chaire. Lexis considère toute l'économie déductive comme une simple préliminaire pour se repérer dans les

¹⁵ Lexis fut une des sources d'inspiration du *Treatise on Probability* de Keynes et aussi le directeur de thèse de Ladislaus von Bortkiewicz.

problèmes sur la base duquel la science proprement dite basée sur la statistique peut ensuite se déployer (Lange, 1915, 536, n°2). Il affirme : « Généralement la théorie économique scientifiquement conçue ne peut pas traiter de la complexité du concret que la météorologie moderne ne le peut dans le domaine extrêmement compliqué des phénomènes météorologiques. Dans cette discipline aussi, il est possible d'élaborer des théorèmes généraux à partir d'hypothèses restrictives, mais ces théorèmes ne sont pas la science elle-même, mais ils servent simplement d'auxiliaires provisoires pour examiner et élucider la réalité ». Il observe encore en conclusion de son étude : « Le recours aux analogies tirées des sciences de la nature dans le domaine économique est souvent le contraire exact de la méthode des sciences de la nature. Cette dernière exige avant tout d'une science en développement qu'elle en revienne au concret, et en ce sens la météorologie moderne fournit un exemple méthodologique à la science économique ». Lexis continuait en dressant le programme de l'économétrie : « Il s'agit de représenter les variations des grandeurs économiques au cours du temps sous forme de séries statistiques ou de courbes et ensuite d'étudier si l'on peut identifier des dépendances entre les hauts et les bas de telles courbes », mais Lexis met en garde contre un trop grand optimisme : « il ne faut en aucun cas attendre des résultats numériques exacts, mais on aurait déjà beaucoup progressé si l'on pouvait trouver des régularités dans ces variations ».

Quatre ans plus tard, en août 1874, Lexis donnait son premier cours à l'université de Dorpat et il précisait encore sa position sur les méthodes des sciences de la nature et des sciences sociales. Il observe que toutes les sciences se réfèrent à l'expérience et comme les sciences de la nature sont les aînées, il est tentant de prescrire aux sciences sociales d'adopter les méthodes des sciences de la nature (p. 235). Celles-ci consistent « en leur mise en œuvre idéale » en l'élaboration d'un schéma quantitatif purement mathématique pour interpréter les relations entre les phénomènes (p. 240). Il se demande alors si cette méthode est applicable sur le terrain des sciences sociales et si c'est le cas, le schéma purement quantitatif représentant les relations superficielles suffit-il pour rendre compte de la totalité des expériences possibles dans son domaine ?

Lexis répondait affirmativement à la première question et négativement à la seconde car les sciences sociales peuvent être appréhendées de différents points de vue qui se superposent. Drechsler (2002, p. 50) s'efforce dans une longue digression de montrer que Lexis au fond était aussi négatif dans sa réponse à la première qu'à la seconde question. Nous aurions tendance à relativiser la seconde réponse qui peut être dictée par le souci de ménager ses collègues historistes.

Quoiqu'il en soit, Lexis n'est en rien hostile à la formalisation et à la « méthode abstraite » et l'accueil qu'il accorde aux travaux de Walras à l'occasion de la parution de la traduction allemande constitue sans doute la première analyse sérieuse de la théorie de l'équilibre général et peut être même, comme le dit P. Bridel, la toute première formulation de ce qu'Ingrao et Israel ont appelé le *noyau paradigmatique invariant* de la théorie de l'équilibre général (Bridel 1991, p.160). On ne peut mieux faire que citer ici l'enthousiasme de Bridel : « Sur deux courtes pages, et d'une manière beaucoup plus claire et décisive que ne le fera jamais Walras, Lexis suggère le programme de recherche dont la démonstration occupe toujours les théoriciens de l'équilibre général :

- l'idée que dans un système de marché concurrentiel, un état de compatibilité entre les actions des divers agents est possible (théorème de l'existence de l'équilibre)
- l'idée qu'un seul de ces états est possible (théorème de l'unicité de l'équilibre)
- et finalement l'idée que les forces du marché vont inévitablement ramener le système économique à cet état de compatibilité (théorème de la stabilité de l'équilibre). » (ibidem pp. 160-1)

Lexis rapporte l'insistance de Walras à contrôler l'égalité du nombre des équations et des inconnues, mais il signale que l'on peut « objecter [à la démarche de Walras] que les équations ne seront généralement pas du premier degré, que nous ne savons d'ailleurs rien de leur nature, qu'elles peuvent aussi bien n'avoir pas de racines positives réelles, mais tout aussi bien qu'elles peuvent avoir plusieurs systèmes de racines de ce type. Dans le premier cas, il n'existerait aucun système de prix d'équilibre, dans le second cas, on pourrait rencontrer plusieurs états d'équilibre avec des systèmes de prix différents. ». (ibidem, p. 178). Lexis observe ensuite que l'introduction de la production dans l'équilibre général se fait sans prendre en compte explicitement la distinction entre les agents qui possèdent quelque chose et ceux qui ne possèdent rien. Pour celui qui n'a rien « l'utilité d'un morceau de pain s'accroîtra de jour en jour à mesure qu'augmente la faim si personne ne veut acheter sa force de travail tandis que celle-ci est à ses yeux totalement sans valeur. Un maximum d'utilité atteint par le travailleur de cette manière par l'échange n'est certainement pas un idéal enviable » (p. 179). Mais « les situations d'un propriétaire foncier qui arbitre entre fermage et faire valoir direct, d'un capitaliste qui a le choix entre prêter ou entreprendre ou consommer son argent et d'un travailleur d'usine sans moyens et dépendant des machines qui ne lui appartiennent pas et qui ne saurait exploiter lui-même sa force de travail [...] sont fort différentes. ». Finalement Lexis estime que les calculs de Walras sont exacts mais les conclusions optimistes tirés des résultats auxquels ils conduisent sont aussi peu justifiées que les éloges enthousiastes de

l'harmonie de la création dans lesquels s'engage Gossen dans sa description des effets théoriques de la liberté absolue du commerce » (p. 179).

Lexis reconnaît que « la valeur incontestable qu'apportent les développements de Walras à la reconstruction rationnelle des mouvements fondamentaux des processus économiques » (p. 180), mais dans les limites qu'il a indiquées.

À la fin de sa recension, Lexis rapporte le projet de nationalisation du sol de Walras et le compare à celui de Gossen qu'il examine avec sympathie dès lors que les limites des terres disponibles seraient atteintes.

Les seules informations concernant les relations entre Lexis et Walras avant la parution de l'article de Lexis dans le *JNS* sont contenues dans la lettre 481 de Kortum (le neveu de Gossen) du 19 juin 1880 dans laquelle celui-ci signale que « Lexis sur le travail duquel vous [L.W.] avez attiré mon attention est une de mes vieilles connaissances. Je lui ferais gentiment reproche de ne pas m'avoir envoyé son essai ». Il est probable que Walras a eu connaissance très rapidement de l'article du *JNS* mais c'est seulement le 17 mars 1883 à la fin d'un voyage en Italie qu'il réagit dans une lettre à Lexis (lettre 548). Walras avait été enchanté de l'article et s'efforce d'effacer les réserves que Lexis avait pu formuler. En fait Walras veut surtout éviter d'être pris pour un partisan du libéralisme économique et il souligne toutes les limites qu'il voit aux effets de la concurrence et espérant nouer un dialogue scientifique, il adresse à Lexis son travail sur le bimétallisme.

En fait, la réaction de Lexis fut aussi tardive que celle de Walras et c'est seulement en 1886 qu'il rendit compte brièvement du mémoire sur le bimétallisme dans une recension d'écrits sur la monnaie émanant, en plus de Walras, de Viti di Marco et Launhardt (Lexis, 1886). Lexis une fois de plus rendait hommage à la rigueur des raisonnements de Walras mais estimait qu'ils négligeaient trop d'éléments concrets pour pouvoir être d'une grande utilité. Walras répondit par la lettre 737 (30 juillet 1886) avec une certaine vivacité tout en annonçant un travail dont il espérait qu'il modifierait le jugement de Lexis sur les applications pratiques tirées par Walras de la théorie quantitative.

4.2 La nationalisation des terres

Les questions de politique économique et en particulier les dispositions concernant la propriété du sol forment une grille de lecture importante dans la réception de Walras en Allemagne. Le développement de la social-démocratie, le mouvement coopératif, la

revendication de l'intégralité du produit du travail¹⁶ faisait de la propriété des moyens de production un élément important du débat public. Le renfort de Walras était le bienvenu pour conforter ceux qui, sans adhérer au socialisme marxiste, cherchaient à résoudre la question sociale en mettant en cause la propriété. C'est ainsi que Michael Flürscheim (1844-1912)¹⁷ fit connaître Walras dans le cadre du mouvement *Frei Land* (Terre libre). L'auteur de la revue tardive a été un utopiste de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle largement oublié par la suite, mais dont la notoriété et l'influence était tout à fait considérable, car il était centre de trois courants de réforme : l'impôt unique, la nationalisation du sol et une monnaie améliorée. Il écrivit nombre d'utopies en allemand et en anglais, fit partie de deux communautés et fonda une banque d'échanges en Nouvelle Zélande dans laquelle il était possible d'échanger les biens et services directement ou à travers les billets que la banque émettait. Il avait commencé sa carrière aux États-Unis où sa famille l'avait envoyé pour apprendre les métiers de la banque, puis il travailla à Paris comme agent de change, et acquit ensuite une aciérie en 1873 qui employait 40 ouvriers. Il avait la double préoccupation de développer son entreprise et d'améliorer la vie de ses ouvriers. Il réussit plutôt bien le premier objectif, de sorte que quand il revendit l'aciérie elle était florissante et employait plus d'un millier d'ouvriers. Quant au second, Flürscheim mit en place des logements sociaux pour ses employés, des coopératives de consommation et des assurances sociales ? À la fin des années 1870, il lut *Progress and Poverty* (1879) d'Henry George (1839-97) et fut séduit par son message. Dès lors il s'engagea pour l'impôt unique et la réforme foncière. Mais il ne se contenta pas d'être un disciple de George car d'une part, il pensait contre George que les propriétaires fonciers devaient être indemnisés et d'autre part, il fut convaincu qu'une réforme de la monnaie était indispensable ; il passa tout le reste de sa vie à imaginer et mettre en œuvre des systèmes alternatifs.

Flürscheim ne fut pas sans postérité et on peut y rattacher aussi bien l'anthroposophie de Steiner que les projets de monnaie fondante de Silvio Gesell. On peut aussi se demander dans s'il n'y pas une la chaîne d'influences qui va du Walras des coopératives à la théorie moderne du socialisme du marché dont les maillons sont Pfeiffer, Flürscheim, Franz Oppenheimer (1864 -1943) Eduard Heimann (1889-1967) et Oskar Lange.

¹⁶ Anton Menger, le frère de Carl, publiait en 1886 un livre sous ce titre : *Das Recht auf den vollen Arbeitsertrag in geschichtlicher Darstellung*. Cotta, Stuttgart 1886

¹⁷ Outre la lecture des écrits de Flürscheim, nous nous appuyons sur Lyman Tower Sargent, (2010) dont l'auteur nous a communiqué une version avant publication.

4.2. *Launhardt et Walras*

Carl Friedrich Wilhelm Launhardt (1832-1918) fut amené à s'intéresser à l'économie par ses préoccupations d'ingénieurs. Son domaine était précisément l'ingénierie des transports. Il passa pratiquement toute sa vie à Hanovre où il enseignait dans un institut polytechnique, la construction des routes, des voies de chemins de fer et des ponts. C'est apparemment par un article dans le *Centralblatt der Bauverwaltung*¹⁸ publié en 1883 que l'attention de Walras avait été attirée sur Launhardt (lettre 633 de Perozzo, 11 février 1885). C'est encore Walras qui prit l'initiative de lui faire parvenir ses travaux (lettre de Launhardt du 20 février 1885). Dans sa lettre de remerciements, Launhardt se montre extrêmement louangeur : « Vos théories mathématiques de l'échange, de la production et de la capitalisation m'ont vivement intéressé, parce que depuis quelques années mes études m'ont conduit, aux mêmes questions, que vous avez résolues d'une manière si élégante et si ingénieuse ». Certes Launhardt rejette les thèses monétaires de Walras mais il soutient totalement l'introduction des mathématiques comme on le voit dans sa lettre du 16 mai 1885 « Les économistes allemands continuent de se comporter de façon totalement négative contre quelque traitement mathématique de l'économie. Ils ne pourront pas défendre cette position indéfiniment. Il ne fait aucun doute pour moi que la conception mathématique de l'économie va inévitablement bientôt faire des percées victorieuses. L'hommage que je rends à vos travaux pionniers vous sera alors généralement rendu ».

L'ouvrage de Launhardt, dont la préface est datée du 1^{er} mars, contient en effet un hommage appuyé à Walras mais aussi une mise en garde sur les propriétés de l'équilibre. Launhardt parle de grave erreur, dans sa présentation de la situation d'équilibre, formulant le premier « l'accusation selon laquelle Walras aurait mal conçu la maximisation du bien être social » (Jaffé, p. 326).¹⁹ Mais avec ce débat, on entre dans la dynamique des théories de l'équilibre général et du bien-être. C'est pourquoi nous ne lisons pas la dernière phrase de la lettre de Walras à Launhardt comme un constat d'échec « ... il ne nous reste plus qu'à suivre chacun notre voie du mieux que nous pourrons. Heureux celui d'entre nous qui sera reconnu être économiste autant que mathématicien ». Simplement l'étape de la réception est terminée.

¹⁸ Le *Centralblatt der Bauverwaltung* était publié par le Ministère allemand des travaux publics.

¹⁹ Walras à son tour reprochera à Launhardt de lui faire dire que « par le jeu naturel de la libre concurrence, l'intérêt général est aussi complètement satisfait que possible » et donc d'en faire un partisan de la libre concurrence. (lettre 652 du 20 mai 1885).

5. Walras et les économistes allemands

Enfin la première réception de Walras en Allemagne s'inscrit dans un contexte de recul de l'utilisation des mathématiques en économie. La méthode mathématique à travers les travaux de Rau, de v. Thünen et de Mangoldt était bien connue des cercles académiques allemands. Les manuels de Mangoldt et de Rau destinés aux étudiants comportaient un appareil mathématique ce qui était plutôt exceptionnel pour leur époque. Mais il faut observer que si la publication des deux manuels se poursuivit après la mort de leurs auteurs (en 1868 pour Mangoldt et 1870 pour Rau), dans ces éditions posthumes, l'appareil mathématique fut éliminé. Dans le cas de Mangoldt cette version expurgée fut saluée par Schmoller (1871) ce qui traduit bien l'hostilité vis-à-vis des mathématiques de la Jüngere historische Schule qui était beaucoup plus marquée que celle de Roscher, le fondateur de l'école historique. Il est intéressant de relever d'ailleurs que tant le livre de Mangoldt que celui de Menger étaient dédiés à Roscher.

Roscher n'était pas fondamentalement hostile aux mathématiques en économie, cela ressort des longs développements qu'il consacre à la méthodologie économique et qu'il affina dans les éditions successives. Lui-même à la suite de Rau introduisit des équations pour traiter de la théorie monétaire.

Mais on dispose d'un témoignage indirect sur la réception de Walras par Roscher puisqu'à la demande de Walras, son ancien étudiant, Franz Grunenwald s'entretint longuement avec Roscher de la méthode de Walras et en fit immédiatement un compte rendu à Walras (lettre 523 14 décembre 1881). La conception de Roscher est très proche de celle de Menger deux ans plus tard²⁰. Il refuse de faire de la méthode mathématique une véritable catégorie méthodologique mais les mathématiques peuvent être un auxiliaire utile pour améliorer les démonstrations.

Avec toutes les limites qu'introduit la courtoisie académique, il est intéressant de relever le caractère « français » qu'attribue Roscher à la méthode mathématique alors que le nombre des économistes mathématiciens allemands (pour ne rien dire des italiens) permet de douter que l'usage des mathématiques soit typiquement français. Streissler a attribué au contexte économique et politique la résistance des économistes allemands aux idées de Menger. Implicitement l'historicisme établirait un lien entre économie dominante et théorie économique dominante. Après la guerre de 70, l'Allemagne ne pouvait pas plus « importer »

²⁰ Jaffé analyse la correspondance Menger Walras (Jaffé Walker, p 321). Les termes qu'il relève dans la lettre de Menger sont exactement ceux utilisés par Roscher (tel que rapportés par Grunenwald). Sur ce thème voir Garrouste 1994.

des idées françaises qu'autrichiennes et ce n'est peut pas un hasard si parmi les économistes allemands qui reprirent ou prolongèrent les apports de Walras, Wicksell, Cassel étaient suédois et Bortkiewitch russe d'origine polonaise.

Conclusion

Les efforts de Walras pour diffuser ses idées en Allemagne ne furent que médiocrement payés de retour. Pourtant les universités allemandes ont permis la transmission de ses travaux et de certaines de ses idées sur la réforme foncière ou les coopératives. En fait le paysage universitaire était trop éclaté et diversifié pour que des camps puissent être facilement délimités. De plus à une époque de remise en question méthodologique forte, il était peut être illusoire d'attendre une adhésion plus forte sans que les variétés méthodologiques aient été mieux perçues et assumées.

Bibliographie

- Alcouffe, Alain & Claude Diebolt (2009), *La pensée économique allemande*, Paris, Economica.
- Antonelli Etienne(1953), Léon Walras et Carl Menger à travers leur correspondance, *Économie Appliquée*, n° 2-3 Avril-Septembre.
- Baloglou, Ch.P. (1995), *Die Vertreter der mathematischen Nationalökonomie in Deutschland zwischen 1838 und 1871*, Marburg, Metropolis.
- Backhaus, Jürgen G. (1999), *The Elgar companion to law and economics*, Cheltenham: Edward Elgar.
- Bridel Pascal (1996), *Le chêne et l'architecte – un siècle de comptes rendus bibliographiques des Éléments d'économie pure de Léon Walras*, Genève, Droz.
- Drechsler Wolfgang 2002, Realist economics and social policy : Kathedersozialismus in Dorpat, Wagner, Laspeyres, Lexis, Bücher,
- Ekelund, Robert B. and Robert Francis Hebert (2002), The Origins of Neoclassical Microeconomics, *Journal of Economic Perspectives*, , vol. 16, issue 3, pages 197-215
- Garrouste Pierre, «Carl Menger et Léon Walras à propos de l'utilisation des mathématiques en économie politique», *Economies et Sociétés série Oeconomia*, (1994) 20-21 11-27
- Hennings, K. H. (1980), The transition from classical to neoclassical economic theory: Hans von Mangoldt, *Kyklos*, Volume 33, Issue 4, pages 658–681, November.
- Jaffé, William, ed. (1965), *Correspondence of Léon Walras and related papers*, Amsterdam: North-Holland.

- Jaffé William & Donald Walker (ed.), *William Jaffé's Essays on Walras*, New York, Cambridge University Press, 1983.
- Kurz Heinz D., Marginalism, Classicism and Socialism in German- Speaking Countries, 1871-1932, in Ian Steedman, (1995), *Socialism and marginalism in economics: 1870-1930*, London, Routledge.
- Lange Friedrich Albert (1873), *Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart*, Leipzig, Reclam (édition citée par Drechsler, 1915)
- Launhardt, Wilhelm (1885), *Mathematische Begründung der Volkswirtschaftslehre*, Leipzig. viii, 216 pp. 8vo. Bib.180. 1885.
- Lexis, Wilhelm (1870), Die französischen Ausfuhrprämien im Zusammenhang mit der Tarifgeschichte und Handelsentwicklung Frankreichs seit der Restauration. - Bonn, Adolph Marcua.
- Lexis, Wilhelm (1881), Zur mathematisch-ökonomischen Literatur, *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, Neue Folge, Bd. 3, August, pp. 427-433
- Lexis, Wilhelm (1886), Neuere Schriften über Edelmetalle, Geld und Preise, *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, Neue Folge, Bd. 13, pp. 96-121.
- Lexis, Wilhelm (1904), *Das Unterrichtswesen im Deutschen Reich*, v.1. "Die Universitäten im deutschen Reich", Berlin, Asher & Co.
- Mangoldt, Hans von, (1863), *Grundriss der Volkswirtschaftslehre*, Stuttgart Engelhorn. (gewidmet W. Roscher (mes maîtres pour leur aide zum Zeichen inniger Verehrung und aufrichtiger Dankbarkeit für vielfache Förderung durch Wort und That gewidmet- Seconde edition, 1871 (F. Kleinwächter)
- Roscher, Wilhelm (1843), *Grundriss zu Vorlesungen über die Staatswirtschaft nach geschichtlicher Methode*
- Roscher, Wilhelm (1854), *Die Grundlagen der National Ökonomie*, (French translation by Wolowski and Horn, Paris), English trans. from the 13th edition, by JJ Lalor, *Principles of Political Economy*, Chicago, 1878)
- Rau, Karl Heinrich, *Lehrbuch der politischen Ökonomie*, 3 Bände, Heidelberg 1826–1837, Bd. 1: *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, 1826 – 8. Aufl. 1869, Bd. 2: *Grundsätze der Volkswirtschaftspflege*, später *Grundsätze der Volkswirtschaftspolitik*, 1828 – 5. Aufl. 1862, Bd. 3: *Grundsätze der Finanzwissenschaft*, 1837 – 6. Aufl. 1871
- Roscher, Wilhelm(1874), *Geschichte der Nationalökonomie in Deutschland*, München, Oldenburg.
- Sargent, Lyman Tower (2010), Michael Flürscheim: From the Single Tax to Currency Reform *Utopian Studies* - Volume 21, Number 1, pp. 139-161
- Schmidt, Karl-Heinz (2009), Des sciences économiques à l'économie sociale et à la sociologie fiscale – références d'Albert E. Schäffle (1831-1903), in Alcouffe et Diebolt 2009, pp. 269-288.
- Schmoller, G., Revue de Mangoldt, 1871, *Literarisches Centralblatt*, 1873, pp. 1592-3

- Schneider Erich (1960), "Hans von Mangoldt on price theory: a contribution to the history of mathematical economics", *Econometrica*, Vol. 28 No.2, pp.380-92
- Schneider Erich (1962), Einführung in die Wirtschaftstheorie IV.Teil.Ausgewählte Kapitel der Geschichte der Wirtschaftstheorie I.Band, Tübingen, J.C.B.Mohr.
- Streissler, E.W., 1990, The influence of German economics on the work of Menger and Marshall, in: B.J. Caldwell, ed., *Carl Menger and his legacy in economics*, 31-68.
- Streissler, Erich W. (1999), Wilhelm Roscher (1792-94), in Jürgen G. Backhaus (1999), pp. 642-62.
- Streissler, Erich W. (1994), *Wilhelm Roscher als führender Wirtschaftshistoriker*. In: Bertram Schefold (Hrsg.): *Vademecum zu einem Klassiker der historischen Schule*. Düsseldorf. S. 37–121
- Trautwein, Hans-Michael (2003), "G. F. Knapp: an economist with institutional complexion," in Warren Samuels, (ed.) *European Economists of the Early 20th Century*, volume 2, pp. 167–178.
- Van der Linden Marcel & Gregory Zieren (1998), August Sartorius von Waltershausen, German Political Economy, and American Labor, pp. 28-64, in August Sartorius von Waltershausen, *The Workers' Movement in the United States, 1879–1885* (edited by David Montgomery & Marcel van der Linden), Cambridge, CUP.
- Waszek Norbert (hrsg) (1988), *Die Institutionalisierung der Nationalökonomie an Deutschen Universitäten - Zur Erinnerung an Klaus Heinrich Hennings (1937 -1986)*, Sankt-Katharinen, Scripta Mercaturae Verlag.